

Shortz
ou la liberté d'enchaînement

Éditions Libres



+0.2cm

<http://editionslibres.contre.com>

Shortz: ou la liberté d'enchaînement
Copyright © 2005-2006 Éditions Libres
par Alain Legault et LeRoy K May

Table des matières

1.1	1
1.1. Mort douce.....	1
1.2. 30 seconds in Urbania	1
1.3. À Gorge deployee.....	1
1.4. démocratie?	2
1.5. Smoking	2
1.6. La Malade.....	3
1.7. Fantasma.....	4
1.8. La Victime	4
1.9. Exaltation	5
1.10. Marketing Bingo.....	5
1.11. Middle America.....	5
1.12. La Disparition.....	5

Chapitre 1. 1

1.1. Mort douce

S'il m'eût été possible de l'embrasser avant qu'elle ne s'éteigne (sa chair fraîche me rappelait les printemps passés dans les Laurentides à rouler en bas du Mont Tremblant, nos vêtements du dimanche souillés de boue et d'herbe, après que la neige eût fondu comme les icebergs dégèlent au Chili ; nous prenions nos planches à neige et surfions sur la montagne « entre deux vies », quelques monticules de neige résistant au dieu Rê et à ses rayons annoncia-teurs d'ambiances plus clémentes; la majeure partie du mont tremblait de touffes frêles et verdâtres comme le thé vert de F., et au loin nous apercevions le repère des skieurs de chalet, requins de la drague BCBG ; après nos des-centes défendues sur le mont décharné, nous nous devêtions dans le chalet loué avec la carte de crédit de sa mère (elles portaient le même prénom, ce qui facilitait la fraude), étendions nos vêtements trempés devant le poêle à bois, et buvions une tasse de chocolat chaud préparé par F. (il ne participait jamais à nos excursions de surf, dû à sa santé fragile) ; le bain tourbillon propulsait ses bulles de part et d'autre de nos corps et nous nous rejoignons pour nous unir et ne former qu'un.), j'aurais glissé mon coeur entre nos lèvres pour lui donner plus de courage.

1.2. 30 seconds in Urbania

Voilà 3 jours que je n'ai pas parlé à personne. Le vent souffle comme un enragé. Dans les artères remuantes de la ville, les véhicules filent à vive allure et découpent la silhouette des passant au dos courbé à travers leurs phares opalins. Puis, soudain, le soleil se met à pleurer sur la fille qui a le cul le plus extraordinaire du quartier. Au loin, un squeegie crie des mots particulièrement orduriers en direction d'une BMW rutilante. L'effet est ravageur.

1.3. À Gorge deployee

La rage, cet insecte qui gît sur la tombe de B., m'agrippa à la gorge alors que je festoyais en galante compagnie. Tout se métamorphosa en un clin d'oeil sonore et je vis que les charmantes demoiselles, que leur pudeur avait pour-tant délaissées, découvraient des ailes sombres et des griffes affûtées. Leurs gorges ensanglantées présentaient les restes d'un repas sauvagement entamé, lequel se composait d'abats humains et de restes de chatons. Sous leurs jupes se montrait une chaire plus blanche que neige et, pourtant, leur nouvelle ap-parence ne me faisait point me répugner. J'étais attiré par cette transformation subite et je ne me gênai pas pour lécher la gorge de E. afin de goûter à ces mets

délectables. L., quant à elle, affichait des signes de faiblesse que la blancheur de son teint ne pouvait contredire. Mes canines me démangeaient. Au creux de mes gencives résidait une terrible pulsion que je ne pus plus contenir: il fallait que je pénètre une chair toujours plus molle, toujours plus pâle. L. s'en aperçut aussitôt et, comme guidée par un sentiment inexplicable, elle dégrafa son bustier pour me faciliter la tâche. Lorsque je mordis son mamelon, elle se pâma alors qu'un liquide bourgogne en jaillit violemment.

1.4. démocratie?

l'ordre hiérarchique imposé à l'alphabet constitue, et ce depuis la nuit des temps, une insulte au principe même de l'égalité entre les lettres ; prenons la majuscule : pourquoi surplomberait-elle ses consoeurs parce qu'elle se trouve en début de phrase? cela vient du principe de « début » et de « fin » ; or qu'en est-il de ce supposé début? la phrase commence-t-elle vraiment en haut à gauche de la page blanche (du moins dans les langues occidentales) ou plutôt dans l'esprit de l'auteur? l'esprit de ce dernier en déborde, ce qui explique souvent sa coiffure iconoclaste, ébouriffée ou absente. mais « qu'en est-il du chauve? », me demande un sage élève. le chauve a trop écrit, il a trop tergiversé sur le sort du p et du q dont la queue pendouille sous le trait (imaginaire) horizontal ; de même, son décharnement capillaire s'explique par les trop grandes heures passées à contempler les vingt-six lettres et à leur donner des attributs bien sentis: pourquoi le s précède-t-il le t? est-ce dû à sa petite taille? les b, d, f, h, k, l et t ne devraient-ils pas se trouver à la fin de l'alphabet pour respecter l'ordre de grandeur? mais encore, comment déterminer si le f doit précéder le h, et inversement?

la pire injustice de l'alphabet est sûrement celle imposée au z, qui dort à la fin de la file indienne et qui est considéré, calomnieusement il va sans dire, comme paresseux.

1.5. Smoking

B.M. était un homme d'affaire prospère avant de céder à ses penchants délétères...

Il ne se contente pas d'afficher un sourire : il éclate de rire devant un message à forte teneur de sarcasme. La situation devient particulièrement insoutenable pour D., la fille planante au sourire triste. Elle a frappé à ma porte hier soir. Une cigarette se consumait dans le cendrier. J'ai baissé pudiquement les yeux. Dylan beuglait Desolation Row. Trop pauvre pour rêver, la fille au regard vaporeux regarde par le trou de la souillure.

1.6. La Malade

Tassés comme des sardines dans le métro de 19 heures, je fus contrainte de partager mon espace vital avec un grand Noir ténébreux. Nous échangeâmes quelques regards et la tension entre nous monta rapidement. Sa main se baladait lentement de haut en bas du poteau servant à échanger les microbes les plus communs : rhume, grippe, gastro. Le mouvement de sa main ne cessait de croître en rapidité, et j'eus l'impression que ce va-et-vient cachait un mystère patent. Sans que je ne m'en aperçusse, il éveillait en moi des désirs d'exhibitionnisme inhibés. Puis, sa main frôla ma cuisse droite et une bouffée de chaleur que je reconnus instantanément m'envahit de bas en haut. Je sentis mon sexe s'éveiller, je tordis ma lèvre inférieure de mon incisive gauche et je laissai tranquillement descendre ma main vers la sienne. Je saisis le rebord de ma jupe que je retroussai légèrement, faisant entrevoir les agrafes de ma guêpière ; je pris délicatement sa main et la fis glisser sur ma cuisse, imitant le mouvement que parcourait sa main sur le poteau. Il s'aventura subtilement vers mon entre-jambes, effleurant mon nombril et mon mont de Vénus ; puis, il caressa mon pubis, doucement, avant d'introduire toute sa main dans mon string.

Vingt-et-une heures. Nous avons fait le trajet aller-retour entre les stations Angrignon et Honoré-Beaugrand deux fois, et les passagers se faisaient de plus en plus rares. Arrivés à la station Langelier pour la troisième fois, la voiture de métro était maintenant complètement désertée et nous appartenait totalement...

Après m'avoir donné un plaisir certain et grandissant, contournant mon clitoris de son index et de son majeur puis, plongeant son pouce en moi, il poussa l'audace jusqu'à me gamahucher ; pour ce faire, il se plaça derrière moi sans que je ne m'en rendisse compte ; il gardait une pression constante sur mon pubis, faisant pénétrer un doigt, puis deux, puis trois dans mon alcôve saline ; de sa main gauche, il découpa le tissu de mon string avec un minuscule ciseau afin de s'approcher de mon intimité ; lorsqu'il faufila sa tête sous ma jupe, j'eus un réflexe de rejet, mais de son ample langue il humectait déjà ma raie pour effeuiller ma rose. Il y parvint aisément, son muscle buccal montrant forte adresse ; je contractai mes muscles pour engloutir le sien, par petits coups saccadés ; je me cambrais au rythme de ses poussées, tandis qu'il explorait la région entre mon cul et mon con. Quand il arriva à destination, mon antre l'accueillit d'une sève chaude et salée que je laissai couler entre mes jambes, dans sa bouche.

Puis, un brûlement ralentit ses ardeurs : ah ! blennorragie, quand je te tiens...

1.7. Fantasme

Cette séductrice ensorcelante n'était rien d'autre qu'une ribambelle de pixels traversés par un éclair d'inspiration fugace.

1.8. La Victime

Elle portait un top blanc, une jupe en taffetas rose et de grands bas blancs que je devinais rattachés à une guêpière black and white. Je me disais qu'il n'y avait que les filles d'Outremont pour porter ces trucs. En tout cas, c'est pas dans ma gang de bitches que je trouverais des accessoires aussi classy que ça. J'avais enfilé mon sweater des Raptors qui trônait sur le panier à linge sale, sans me soucier que je me ferais peut-être cruisé dans le métro. J'étais nerveux parce que j'allais rejoindre Ice et Chilz au court Monk pour dunker des baskets. La dernière fois, Ice nous avait torché d'aplomb, genre que c'était même pas funny.

Le métro était bondé et, en plein été, c'est l'enfer : les filles sont presque naked man, puis la sueur mêlé au parfum mélangé aux vapeurs d'alcool et de weed donne des idées pas mal wicked. Il faisait tellement chaud que ma main arrêta pas de glisser de haut en bas du poteau que je tenais pour pas tomber. Les regards que je posais sur les chicks ne cachaient aucune arrière-pensée : je les désirais toutes, sans exception man. Mais la fille à la jupe rose se collait sur moi à chaque déhanchement du métro, nos yeux, nos souffles se croisaient. La chaleur...

Nos mains se sont rejointes à quelques reprises ; la moiteur, la gêne transperçaient l'espace. Sourires discrets, ses incisives mordaient sa lèvre inférieure. Lorsqu'elle a pris ma main et l'a fait glisser sur sa cuisse, j'ai gelé, je l'ai laissé faire. Elle appuyait fort sur ma main comme si elle avait voulu que je transperce sa jambe ; elle l'a guidée vers son funky ass, je capotais. I mean, ça arrive pas tous les jours des histoires comme ça ! Poignez le cul d'une inconnue, tu fais ça souvent, toi ? Anyway, la vicieuse avait déjà tout prévu. Dans sa main gauche, elle tenait des petits ciseaux de couture et elle avait déjà coupé la ficelle qui retenait son g-string en un morceau. J'en revenais crissement pas. C'était sûrement pas la première fois que la chick faisait le coup !

Quand elle s'est mise à bouger son cul en avant en arrière, j'ai compris qu'elle n'avait peur de rien, que je pouvais tout tenter. Une chance, le métro s'était vidé et on pouvait se permettre un peu plus d'intimité. Je me suis agenouillé pour mieux admirer son cradle of love. What a sight ! Son cul était parfaitement épilé : aucun poil ne m'empêchait d'atteindre ce lost paradise. J'ai léché les deux ilôts tout en les séparant de mes doigts agiles. Je me suis aventuré dans le bouquet de roses, langue devant, affamé devant un tel naked lunch. Quand j'ai emprunté le chemin qui menait vers sa forêt (imberbe), j'ai été surpris du goût acide et piquant qu'elle m'a laissé en bouche, comme si des

épines poussaient à l'intérieur de mes joues ; tétanisé, j'ai senti un mouvement réprobateur de sa part. Puis, la douleur s'est intensifiée et m'a pris à la gorge : j'étais définitivement infecté. J'aurai mieux fait d'aller shooter des hoops'n'shit.

Damn...

1.9. Exaltation

Un liquide chaud et flasque s'écoulait le long de son poignet suite à un débordement d'exaltation...

1.10. Marketing Bingo

The strategic fit of our companies' synergies is to cover the gap analysis and best practices while focusing on the bottom line. Revisiting bandwidth is not an issue as out-of-the-loop hardballers will benchmark the proactive added value of our win-win product. Thinking outside the box will keep you result-driven and on fast track when empowering your knowledge base is critically quality driven. We should touch base to stay client focused. Remember that the game plan is to leverage our mindset in a given ball park.

1.11. Middle America

Un village sans grâce, somewhere in middle America, une région oubliée du pays de l'Uncle Sam. Dans le hall lugubre du Motel 66, repeint d'un jaune pisseux qui assombrit la lumière iridescente l'hiver, une voix résonne dans l'hôtel vide et rebondit d'un mur à l'autre...

1.12. La Disparition

Longtemps je ne dormis point.

L'histoire que je tenterai de vous raconter met en scène des êtres mesquins et vils comme le serpent qui perdit l'Homme. Cette histoire fit tant parler d'elle qu'elle me paraît irréaliste. Qu'elle me hante comme ces contes qui n'en finissent plus de finir, qui semblent légende alors qu'il s'inscrivent dans une mémoire régionale bien vivante, bien apeurante. L'accumulation de documentation au sujet de cette histoire de disparition est invraisemblable : pourquoi passer tant de temps sur la disparition d'une femme somme toute normale, banale ?

Quelque part en banlieue de Montréal se trouve un quartier tranquille, paisible où se déroula des atrocités innommables, où l'horreur bien humaine se déclara, fulgurante, comme l'éclair rompt le ciel en deux l'instant d'un déchirement radieux. Quelque part, au Nord, se précipitèrent des événements malheureux qui furent reproduits à la va-vite par des reporters avides de sang et de gloire éphémères. Le scoop fut si poignant que même les éditeurs de journaux furent abasourdis par l'impact qu'eut une telle nouvelle. Mais n'ayez crainte, j'arriverai — éventuellement — au bout de cette page.

Cette page n'en finit plus de recommencer comme le mythe de l'Orestie si savamment dépeint par Eschyle. Les Érynie s'endorment au creux de mes doigts pendant que je sirote mon café froid. Les cris qui transpercent le silence n'ont d'égal que la maison massive qui éclaire toute la vallée environnante ; par sa force mystérieuse et son emplacement en hauteur, elle éteint toute forme de lumière qui pourrait semer un peu de rationnel dans cette boue pestilentielle.

Longtemps je ne dormis pas à écouter le silence qui ne venait jamais: la faux grafnait le plancher de bois franc que mon père polît dans ma jeunesse, tandis que ma mère préparait la tarte à la « fleur d'avoine » que nous dévorions après le repas dominical. Il y a vraisemblablement un problème de temps dans ce que je décris: il y aura aussi une rivière de sang à élucider, à faire entrer dans son lit.

#####

Le café où je prenais mon déjeuner tous les jours de la semaine n'ouvrait qu'à 8 heures, ce qui me donnait amplement le temps d'acheter le journal au dépanneur « Première Heure » à l'angle des rues Jean-Talon et Drolet. Comme à mon habitude, je saluais madame Ponderosa qui préparait le café cheap que j'appelais communément « l'eau chaude brune ». Je me procurais l'édition matinale du journal qui me livrait les mêmes insanités jour après jour : chauffard frappant un adolescent sur son vélo dans la nuit ; prostituée arrêtée dans Centre-Sud ; athlète suspendu indéfiniment pour dopage ; politicien mafieux relâché faute de preuves.

Les entrefilets, étrangement, me rassurait dans mon angoisse grandissante. Ces événements tragiques se déroulaient loin de moi, les planches de ces théâtres ne ressemblaient en rien au plancher de la demeure familiale, et pourtant. Rien de plus commun que le bois sur lequel nous marchons, rien de plus ordinaire qu'un homme mort au bout de son sang. C'est à force de lire ces atrocités que j'en suis venu à vouloir « régler le sort du monde ». Mon adolescence ordinaire me poussa à m'inscrire en techniques policières, où je réussis haut la main mes examens. Aujourd'hui, la plaque sur la porte de mon bureau lit : « Enquêteur Poissant ».

Lorsque je m'attablais au Café Ponderosa qui, vous l'aurez deviné, jouxtait le dépanneur Première Heure, je reconnaissais toute la faune qui s'y trou-

vait : monsieur Leone qui sirotait son espresso double en lisant *La Repubblica* ; madame Côté tartinant ses rôties de confiture à la pêche avec tant de précision qu'aucune perte de ce fruit orangé n'allait être signalée, ni de miettes n'allaient être ramassées par Julia, la fille de madame Ponderosa ; monsieur N'Guyen, toujours plongé dans ses mots croisés, feuilletant le dictionnaire à la recherche du mot perdu ; et mademoiselle Lamarre, étudiante en psychanalyse en fin de maîtrise.

Tout se beau monde se saluait lorsque l'un arrivait avant l'autre. Ce matin, j'étais le quatrième à pénétrer dans l'ancre douillet du Café Ponderosa : l'odeur des croissants frais embaumait l'air automnal, tandis que les biscottis cuisaient tendrement dans le four mi-centenaire.

Entrer au bureau n'est pas toujours facile : les dossiers vous attendent, impatiemment, après une nuit passée dans la complète noirceur. En ce matin du 10 novembre, j'y allai avec un peu plus d'empressement. Je m'arrêtai tout de même chez madame Ponderosa, mais je ne m'y attardai point. J'availai mon café latté en 5 gorgées, je saluai tout le monde rapidement, puis je marchai d'un pas moyennement rapide jusqu'au poste de police, lequel je fréquentais depuis maintenant 9 ans. Neuf ans à répéter le même routine depuis que j'avais été nommé enquêteur, après mes débuts fructueux dans le Sud de la ville.

